

La dynamique du combat à l'époque de la bataille d'Azincourt.

Par Christophe Masson – University of Oxford

À l'époque où les hostilités reprirent entre la France et l'Angleterre au début du ^{xv}^e siècle, les deux armées ne ressemblaient guère plus aux larges compagnies de cavaliers qui s'opposaient un siècle plus tôt. En cent ans, la noblesse s'était confrontée à d'autres réalités guerrières et avait adapté sa façon de combattre afin de demeurer la reine des batailles. Si les Anglais avaient été les premiers à réagir, à la suite des campagnes écossaises d'Edouard I, les Français furent forcés, entre autres par leur terrible défaite de Crécy (1346), de renoncer à la recette de la charge de cavalerie pour emporter la décision finale. De plus, quelques années plus tard, la direction par Bertrand du Guesclin des armées françaises amena d'une part à la reprise d'une large part des territoires conquis par le roi d'Angleterre Edouard III et d'autre part à une modification des pratiques guerrières, en faveur de campagnes de guérilla et de coups de main. Par ailleurs, vers 1410, les capitaines et hommes de guerre anglais comme français avaient retrouvé confiance en leurs qualités martiales, les premiers encouragés par la politique d'Henri IV et les seconds par leurs réussites de la fin du ^{xv}^e siècle. Enfin, la généralisation du service soldé a ajouté aux vassaux des princes des combattants qui prennent l'habitude de servir en armes en échange de gratifications financières, parfois pour de très longues périodes de temps, sans y être nécessairement obligé par le service dû à leur seigneur féodal. Aussi, qu'importe au final leur origine, tous espéraient trouver de nouvelles occasions de prouver leur valeur ou de s'enrichir, les deux n'étant d'ailleurs pas exclusifs. Et quelles meilleures circonstances pour cela que la guerre contre son voisin ?

Deux armées, un même visage, ou presque...

Chacune des deux armées s'organise autour des mêmes types de combattants et de pratiques martiales comparables. Les différences qui existent entre elles tiennent plus à des différences numériques qu'à des oppositions structurelles. Dans un cas comme dans l'autre, les armées sont composées de multiples « compagnies » rassemblant aussi bien des cavaliers que des fantassins qui sont tous payés par l'intermédiaire de leur capitaine, leur patron en quelque sorte. Cette ressemblance permet donc aux deux belligérants de s'opposer selon des normes relativement communes, de réellement entretenir un dialogue dans la violence.

Malgré les défaites célèbres subies contre des troupes principalement composées de fantassins, la cavalerie conserve au ^{xv}^e siècle le haut du pavé. Les commandants des armées demeurent des chevaliers et des hommes d'armes éduqués à la guerre à cheval, quand bien même il pouvait leur arriver de choisir de combattre à pied. La rapidité de mouvement, la facilité de la fuite, la force de l'impact au moment de la charge ou encore la protection d'une armure étaient autant d'éléments leur assurant un prestige et une efficacité encore inégalées.

Aux côtés des cavaliers, on trouve les gens de pied qui leur sont régulièrement associés en campagne. On peut schématiquement les diviser en deux groupes, malgré leurs similitudes sociales et martiales. En premier lieu, les fantassins utilisent des armes – épées, pieux, lances, masses, haches... – propres au combat rapproché. C'est au corps-à-corps qu'ils affrontent leurs adversaires, que ceux-ci paraissent à pied ou à cheval. Principalement issus du monde

des non-nobles, les fantassins n'obéissent pas aux mêmes usages que les chevaliers. Considérés comme socialement inexistant par ces derniers, ils ne peuvent en attendre aucune merci, ils seront tués plutôt que d'être pris à rançon ; il est vrai qu'ils ne seraient guère en mesure de livrer un bon prix pour leur libération. Aussi adoptent-ils régulièrement la même attitude vis-à-vis de leurs adversaires et ne leur témoignent-ils que rarement de la pitié, qu'ils soient nobles ou roturiers. Pour eux, le combat se rapproche plutôt d'une lutte pour la survie, d'autant que leur équipement défensif est bien plus léger que les pièces d'armure des hommes d'armes. Pour autant, on dispose de nombreux exemples de combattants roturiers capturant des adversaires nobles et s'assurant ensuite d'une rançon ou revendant leur prise à un noble qui sera lui à même de percevoir une rançon en bonne et due forme.

Viennent ensuite les gens de trait, archers ou arbalétriers. Eux aussi mal considérés par la noblesse, qui néanmoins les engage, les paye et les commande, ils ont pour principal rôle de désorganiser l'ennemi lors d'une bataille, de compléter un dispositif d'embuscade ou encore d'interdire à des assiégés d'accéder à leurs remparts en les bombardant de flèches ou de carreaux. Leur profil social, toutefois, varie plus que celui des fantassins. Dans le cas des célèbres *longbowmen* anglais, ils peuvent être roturiers ou petits nobles au début d'une carrière militaire. Les arbalétriers génois agissent comme de véritables artisans itinérants, dont les services sont loués sur base de contrats et qui espèrent s'en retourner chez eux plus riches qu'ils n'en sont partis. Le roi de France en fait un usage régulier, jusque à la moitié du ^{xv}^e siècle. Les archers et arbalétriers français sont quant à eux levés sur base d'un appel fait aux villes du royaume, qui doivent dépêcher un certain nombre de bourgeois au service du roi. Mais il n'existe pas, au contraire de l'Angleterre, de programme global destiné à encourager l'armement des habitants du royaume. Il semble ici que le souvenir de révoltes encore récentes contre le pouvoir royal (comme la Jacquerie de 1358) aient convaincu les responsables politiques de la dangerosité d'une telle mesure.

Enfin, invention occidentale au début du ^{xiv}^e siècle, l'artillerie à feu n'en est qu'au début de l'histoire qui va la voir transformer l'art de la guerre et, surtout, armer les rangs des archers, fantassins et, plus tard, cavaliers. À l'époque d'Azincourt, elle n'est encore que rarement utilisée comme arme anti-personnel, si ce n'est en ouverture des combats, comme à Othée en 1408 quand les troupes liégeoises font donner leur artillerie contre l'armée conduite par le duc de Bourgogne et le comte de Hainaut. Mais la lenteur du chargement des bouches à feu, leur relative imprécision et la difficulté de les déplacer – ce n'est que vers la moitié du siècle qu'elles disposeront d'affûts mobiles pour ne plus être transportées sur des charriots puis installés sur des châssis de bois à même le sol – en interdisent tout usage au cours de la bataille proprement dite. Elles sont bien plus utiles lorsqu'il faut abattre des remparts ou menacer une place forte. D'un point de vue plus technique, ni les calibres ni les procédés de réalisation ne sont encore standardisés. On cherche à compenser la cadence de tir, assez faible, par la multiplication des armes à feu, qui commence alors à prendre le pas sur les artilleries à contrepoids et névrobalistique (trébuchets, catapultes...). Il existe ainsi de grandes différences entre les différentes « bouches à feu » rassemblées sous l'autorité d'un commandant.

Combattre, mais comment ?

Il serait erroné de croire que l'art de la guerre à l'époque d'Azincourt se limitait à la bataille. En fait, comme précédemment, celle-ci demeure un élément presque marginal des guerres. La raison en est simple et aisément compréhensible, elle est répétée à l'envi par les médiévaux eux-mêmes. Un affrontement de grande ampleur est toujours susceptible de basculer à tout instant. Un ordre mal transmis, un renfort ralenti, un adversaire plus audacieux sont autant de causes d'un échec dont on veut avant tout se prémunir. Aussi les grands affrontements sont-ils redoutés par tous, combattants comme théoriciens. Ce n'est pas la guerre ou la mort qu'ils redoutent mais plutôt de ne plus être tout à fait maître des événements. Aussi lit-on dans les traités théoriques, qui abondent aux ^{xiv}^e et ^{xv}^e siècles, autant qu'on l'observe dans les chroniques la propension généralisée à préférer à la bataille des engagements de portée plus limitée, à l'issue soit moins imprévisible et, surtout, livrés en position de supériorité numérique ou tactique. Toutefois, la question n'est pas tant d'éviter la bataille par tous les moyens mais plutôt de s'assurer de ne la livrer que dans les moins mauvaises, si pas les meilleures, conditions. C'est d'ailleurs ainsi qu'à Azincourt les Français cherchèrent à rencontrer les Anglais, certains d'être en bien meilleure position qu'eux, tandis qu'Henri V n'avait pas d'autre choix que d'accepter la rencontre afin de pouvoir rejoindre Calais et, par la mer, l'Angleterre. De plus, toute bataille revêtait un caractère religieux, celui d'un jugement rendu par Dieu sur les revendications des belligérants. Cette crainte de se voir désavoué aux yeux de tous pour ses péchés, ou ceux de son armée, a ainsi pu jouer dans le choix de ne pas trop souvent livrer bataille. À Azincourt, une fois encore, les Français étaient persuadés de prouver que les prétentions d'Henri V sur le trône de France étaient usurpées. Comme on le sait, il n'en ira pas exactement selon leurs plans...

Deux autres formes de combat sont bien plus fréquentes, la guérilla et le siège.

La guérilla consiste en une attaque rapide et de peu d'ampleur, dont l'objectif n'est pas de décider de l'issue d'une campagne mais d'assurer la domination de fait d'un parti sur un autre. Si les chroniqueurs ne détaillent que rarement de telles actions – il est d'ailleurs hors de doute qu'ils ne pouvaient être au courant de tous leurs développements – c'est que leur enjeu paraît toujours trop limité pour mériter que l'on s'y attarde. Pourtant, sur le terrain, c'est souvent par ce moyen que la décision se faisait, à l'usure. Les cibles étaient des convois de ravitaillement, des places modestement défendues, des avant-gardes ou des arrière-gardes que l'on pouvait attaquer sans risque d'alerter le gros de l'armée. Une variante de la guérilla était la *chevauchée*, un raid conduit par une troupe de cavaliers, plus ou moins nombreuse, visant à dévaster le pays de l'ennemi afin d'illustrer son incapacité à le protéger. En tout cela, la ruse et le renseignement jouaient un rôle-clef. Il ne faut en effet pas considérer les combattants du Moyen Âge comme des brutes obsédées par les grandes empoignades ou comme des chevaliers ne concevant la guerre comme une joute. La ruse fait le vaillant combattant autant que sa force physique et sa vision tactique et les plus roués combattants sont célébrés comme des preux.

On remarque que la guérilla comme la bataille rangée sont avant tout organisées autour de la cavalerie. Pour autant, l'on entend souvent dire que la chevalerie est morte à Azincourt ou que l'infanterie est la maîtresse des batailles depuis la bataille des éperons d'or de 1302. Que peut-on penser de ces affirmations ? Notons tout d'abord que lors de véritables batailles rangées, les piétons sont commandés non, sauf exception, par des capitaines issus de leurs rangs mais bien par des membres de la noblesse, souvent adoubés. L'infanterie n'existe donc

pas comme composante indépendante de l'armée mais comme une de ses sections, qui n'agit qu'en complément des forces montées. Quand une armée principalement composée de piétons s'impose à une troupe de cavaliers, cela est très souvent dû tout autant, si pas plus, à des terrains particuliers ou aux mauvaises décisions du commandement adverse qu'à ses qualités intrinsèques. Et même dans ce cas, l'infanterie a avant tout été organisée en fonction de la tactique de la cavalerie : en une masse compacte que des charges répétées ne peuvent démanteler. La tactique des piétons est défensive, car en mouvement, ils deviennent vulnérables puisqu'ils perdent leur cohésion et ouvre des espaces aux charges des cavaliers. Par ailleurs, au combat, ils se voient supplanter par les contingents de gens de trait, plus nombreux et efficaces. Leur rôle est autrement plus important lors des sièges, quand les missions d'attaques des remparts, de défense du camp assiégeants ou de ravitaillement leur sont confiées.

Pour sa part, le siège se concentre sur des places d'importance, des châteaux-forts contrôlant une région ou un passage stratégique, comme par exemple dans le Périgord où Français et Anglais se faisaient littéralement face par-delà une rivière ou un fleuve, ou de grandes villes fortifiées. Il est en effet impossible d'exercer une autorité sur une région donnée tant que l'ennemi y possède des bases d'où lancer des actions régulières et où entreposer hommes, bêtes, équipement et nourriture. Peut-être est-ce d'ailleurs dans cette importance capitale du contrôle physique des territoires que réside la raison profonde pour laquelle on a peu livré de batailles au Moyen Âge. N'était-il pas plus profitable de concentrer son énergie sur la capture d'une place forte plutôt que sur une bataille dont l'issue pouvait être remise en cause à l'affrontement suivant ? Et ce qui a pu être qualifié de réflexe – se réfugier dans une place forte afin de résister à l'adversaire – a conduit à une multitude de développements dans l'art de la poliorcétique. Une fois qu'un objectif est défini, les troupes assiégeantes s'installent aux abords, afin de contrôler ou d'empêcher les accès à la place ainsi assiégée. L'artillerie est disposée à proximité des remparts que l'on cherche à abattre tandis que, régulièrement, des mineurs sont chargés de creuser des galeries sous les fortifications afin d'en abattre les fondations. Pendant ce temps, les combattants peuvent tenter de prendre d'assaut, de jour ou de nuit, la place-forte, en dressant des échelles, ou attendent qu'une brèche soit ouverte qui leur permette de combattre les assiégés. Il ne faudrait toutefois pas croire que ces derniers demeurent passifs. Ils disposent eux aussi d'artillerie – c'est d'ailleurs comme armes défensives qu'apparaissent les premières bouches à feu – qu'ils font donner contre les canons ou trébuchets adverses afin de les mettre hors d'état. Les terrasses au sommet des tours des chemins de ronde ou des châteaux constituent ainsi d'idéales plateformes de tir. Sous terre, dès qu'une mine des assiégeants était repérée, les assiégés creusaient à leur tour, pour aller repousser les mineurs l'arme à la main. Il semble que cette forme de combat sous-terrain ait été particulièrement fréquente à l'époque d'Azincourt. Par ailleurs, il est très difficile pour une armée médiévale, aux effectifs somme toute limités, de parvenir à véritablement ceinturer une ville de la taille d'Orléans ou de Paris. Cet état de fait permet les sorties, pour contacter l'extérieur, solliciter des renforts ou ramener des vivres, ce qui explique les longs mois que durèrent certains sièges.

Une culture partagée du combat et de la guerre ?

La guerre médiévale a, comme toute activité humaine, développé une culture propre, à laquelle adhèrent les combattants, quand bien même ils chercheraient à la redéfinir par leurs actions. Ce modèle semble bien avoir été une création de l'élite sociale, la chevalerie, qui a été diffusée dans tous les échelons de l'armée. Cette culture de guerre est fondamentalement inégalitaire, puisqu'elle défend la prééminence d'une classe, la noblesse, sur le reste des composantes de l'armée. Dans un même temps, toutefois, elle donne à ces derniers un horizon conceptuel fort. Car l'anoblissement ou l'adoubement ne sont en effet, *de iure*, interdits à personne. Les chroniques relatent régulièrement de tels moments où des combattants particulièrement valeureux mais non-nobles sont anoblis ou adoubés, car ils ont agi comme le devrait un chevalier. Et cette pratique est confirmée, et parfois même encouragée, par les ouvrages théoriques consacrés à la guerre ou à la politique. En offrant ainsi la perspective, plus ou moins crédible, aux « indignes » de s'élever socialement, cette culture assure sa survie en permettant le renouvellement continu de la noblesse guerrière. Qu'importent les batailles sanglantes, les pertes innombrables, les lignages qui s'éteignent faute d'héritiers. Il se trouve toujours des ambitieux pour prendre la place des disparus. Mais pour y parvenir, il convient d'obéir aux règles de la guerre telles que définies par l'élite, sous peine de s'exclure de la communauté des combattants.

Ainsi, au sein des armées opérant à l'époque d'Azincourt, c'est le comportement « honorable » qui permet de franchir des frontières sociales, voire même politiques dans le cas de combattants servant dans des armées étrangères à leur terroir d'origine. Tous parlaient un langage guerrier comparable, permettant donc les collaborations à première vue surprenante. C'est ainsi que l'alliance passée après 1419 et l'assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur par son fils Philippe le Bon et le roi d'Angleterre Henri V amène les Bourguignons à réorganiser leurs troupes sur le modèle des capitaines anglais, afin d'opérer en commun. Ou encore que les capitaines chargés de déloger des bandes de routiers – des soldats sans emploi vivant sur le pays en le rançonnant – se montrent parfois plus courtois avec eux qu'avec les populations qu'ils étaient censés débarrasser de ces « parasites ».

En parallèle, l'accroissement de la durée du service armé, s'il n'a pas encore conduit à la création d'armées permanentes, a facilité les échanges entre les combattants et a ouvert la voie à la création d'un milieu socio-professionnel original, celui des gens de guerre, qui plus tard donnera naissance à la profession militaire.

Tous ces hommes – les femmes sont en effet exclues de la pratique des armes, sauf en cas de siège où on ne peut se passer d'aucune paire de bras disponible – combattent selon des modalités comparables. La cavalerie a pour rôle principal de renverser ou de désorganiser l'adversaire, que celui-ci combatte à pied ou à cheval, qu'il s'agisse d'une bataille rangée pour laquelle les adversaires ont convenu d'un lieu et d'une date ou d'une attaque surprise. La vitesse et la capacité de manœuvre sont véritablement les clefs de la guerre montée. À pied, c'est la cohésion qui remplit ce rôle. Les troupes de fantassins, ou de cavaliers démontés, pratiquent un combat moins mobile et refusent la plupart du temps de prendre l'initiative du mouvement, par crainte de se désorganiser en avançant. Il existe toutefois des exceptions, comme à Azincourt où la grande majorité de la noblesse française avança à pied vers les troupes anglaises. Au fond, ce qui définit la pratique de la guerre à cette époque est la grande flexibilité tactique et technique des combattants. Face à une armée de cavaliers, la cavalerie charge. Face à des groupes compacts de fantassins, elle descend de cheval pour combattre à

pied ou tente des manœuvres d'encerclement. Les armes, elles aussi, portent la trace des améliorations. Les bouches à feu évoluent, se perfectionnent au gré des campagnes et, parfois, des accidents. L'aristocratie comme les villes en encourageant d'ailleurs le développement, se constituant des parcs d'artillerie plus ou moins large dont elles usent en campagne. Face à la nouveauté, ce n'est pas le passéisme qui s'impose – on laisse cela à la littérature – mais bien l'adaptation. Les cadres ne sont certes pas chamboulés, ils sont élargis pour incorporer les innovations.

Bibliographie pour l'article

Bell, A. R.; Curry, A.; King, A.; Simpkin, D. (2013): *The Soldier in Later Medieval England*, Oxford, Oxford University Press.

Contamine, P. (1972): *Guerre, État et société à la fin du Moyen Âge. Études sur les armées des rois de France, 1337-1494*, Paris-La Haye, Éditions de l'École pratique des Hautes Études-Mouton.

Contamine, P. (2003): *La guerre au Moyen Âge*, 6^e éd., Paris, Presses universitaires de France.

Curry, A.; Mercer, M. (eds., 2015): *The Battle of Agincourt*, New Haven-Londres, Yale University Press.

Marchandise, A.; Schnerb, B. (eds., 2017): *Autour d'Azincourt : une société face à la guerre (v. 1370–v. 1420)*, Lille, Revue du Nord.

Bibliographie pour le site internet

Gaier, C. (1968) : *Art et organisation militaires dans la principauté de Liège et dans le comté de Loos au Moyen Âge*, Bruxelles, Académie royale de Belgique.

Honig, J. W. (2012): « Reappraising Late Medieval Strategy : The Example of the 1415 Agincourt Campaign », *War in History*, t. XIX.II, p. 123-151.

Keegan, J. (1976), *The Face of Battle*, Londres, Jonathan Cape.

Lot, F. (1946): *L'art militaire et les armées au Moyen Âge en Europe et dans le Proche Orient*, 2 vol., Paris, Payot.

Pépin, G.; Lainé, F.; Boutoulle, F. (eds, 2016): *Routiers et mercenaires pendant la guerre de Cent ans. Hommage à Jonathan Sumption. Actes du colloque de Berbiguières (13-14 septembre 2013)*, Bordeaux, Ausonius.

Rogers, C. J. (1993): « The military revolutions of the Hundred Years War », *The Journal of Military History*, t. LVII, p. 271-288.

